Olivier Flournoy

Choisir un ou une analyste ?

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 62, Numéro 1, 1998.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Choisir un ou une analyste ? In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 62, N° 1, 1998. 101-108.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1998a.pdf

Choisir un ou une analyste ?

Olivier Flournoy

Dans sa préface à *Histoire de la philosophie* parue dans « La Pléiade », Brice Parain écrit : « Ce que les arguments de Zénon montraient, ce n'était pas qu'Achille ne rattraperait jamais la tortue, puisque chaque jour manifestait le contraire, c'était qu'on pouvait prouver avec les mots qu'il ne pourrait pas la rattraper, donc que le langage et la vie se contredisaient. » Zénon m'a longtemps tourmenté. L'analysé, c'est la tortue dont l'éternelle et déchirante supplique « me comprendras-tu jamais ? » résonne aux oreilles de l'analyste qui, comme Achille, s'évertue, s'échine, s'épuise à trouver une réponse satisfaisante.

Heureusement, le langage et la vie ne font pas que se contredire, ils se rejoignent aussi parfois et se complètent, du fait d'Achille, semble-t-il, plutôt que de la tortue. S'il s'écrie « arrête ! », la tortue interloquée risque d'en oublier d'avancer et la voilà enfin prise, enfin comprise, malgré son irrésistible marche en avant. Si par contre c'est elle qui hurle ou implore « mais cours donc plus vite ! », ce sera peine perdue.

C'est à l'analyste de trouver l'*action language*, comme disent les Américains à la suite des travaux de Roy Schafer entre autres, ou « le discours vivant », selon l'heureuse expression d'André Green, pour que la tortue s'arrête le temps qu'il faut, de trouver comment faire entendre à son analysant que sa fuite en avant n'est pas nécessaire, et que lui, analyste, n'est pas celui qu'il croit. Mais quelle est cette action, quel est ce langage vivant que seul l'analyste semble posséder ?...

Comme Achille, Freud, en 1925, dans son article « La négation », interloque : « Donc c'était die Mutter » (votre mère ?) répond-il à son patient qui vient de lui dire : « Vous voulez savoir qui était cette personne de mon rêve, eh bien ce n'était pas ma mère ! »

Si la réponse de Freud est vraiment « donc c'est votre mère », alors le discours psychanalytique en devient absurde, une joute oratoire contradictoire et dépourvue de sens. – J'ai rêvé d'un animal, dit l'analysant. – À qui vous fait-il penser ? – À mon père, dit-il. – Donc c'est votre père. – Pas à mon père, dit-il. – Donc c'est votre père. – À mon père, dit-il. – Donc ce n'est pas lui, serait-ce votre mère ? – Pas à mon père, dit-il. Alors à qui ?... A ce petit jeu l'analyste est toujours gagnant, ou perdant.

À mon avis, la seule issue possible transite par l'analyste, lequel connaît le langage dont il est question. La réponse est alors « donc, c'est moi ! (transfert). Mais ce n'est pas moi. C'est l'Œdipe » (interprétation du transfert). Etonnement redoublé.

À première vue, « donc c'est moi, l'analyste » semble logique. L'analysant rêve d'un animal. Soit. Mais non seulement il se souvient de son rêve, il prend de plus la peine de le raconter à la seule personne qui puisse l'entendre et le comprendre, son analyste, tout en croyant – mais est-il vraiment de bonne foi ? – que ce n'est sans doute pas lui, l'animal en question. L'analyste pourtant ne peut que se sentir visé. « C'est donc moi. » Mais il ne joue pas au jeu de la contradiction, il est là pour autre chose et ne fait que se prêter comme support au discours dans l'espoir de lui trouver sens. Et pour travailler sereinement, il se doit d'admettre que le patient ne lui ment pas délibérément, sinon l'exercice n'aurait pas de sens.

C'est donc moi, l'animal, se dit l'analyste, puisque je suis ici le seul à qui il raconte son rêve. Et si l'analysant avait dit « c'était vous », l'analyste sophiste aurait pu se dire « c'était moi, donc ce n'est plus moi », mais pour conclure tout de même par un « donc c'est moi » puisque l'analysant le lui dit prudemment au passé, à l'imparfait, comme pour calmer son indignation. « C'était vous dans ce rêve dont je ne suis pas responsable... » semble avoir dit le rêveur.

Si Achille interrompt la poursuite éperdue alors que la tortue n'y arrive pas, c'est qu'il introduit autre chose dans leur relation. Son « arrête-toi » qui la sidère le temps qu'il faut, c'est l'équivalent du complexe d'Œdipe en analyse.

De même, si l'analysant de Freud dit « ce n'est pas ma mère », c'est que ce n'est pas elle. Et l'analyste en conclura par son passage obligé dans le discours, mais pas dans le rêve, que c'est bien lui, l'analyste. Quelle que soit l'affirmation ou la négation du rêveur, l'analyste ne pourra que se dire « c'est moi ». Non pas par argument d'autorité mais bien pour en inférer dans l'instant, ou pour en déduire à la réflexion que, comme cette mère n'est ni lui ni l'analysant, c'est l'Œdipe. Ici ce pourra être le cas échéant la mère castratrice, bonne à tuer, si l'analysant désire le

père incestueux, mais ce n'est pas la mère « réelle », ou alors la mère incestueuse, selon l'interprétation que Freud proposera.

C'est ainsi que dans « La négation », si je veux échapper à l'absurdité du dialogue de Freud et de son patient, il me faut lire « c'est la mère » et non « ta mère » (en allemand, c'est « die Mutter », ce qui en l'occurrence est ambigu et peut vouloir dire aussi bien ta mère dans le contexte, que la mère en général). J'entends que le patient me dit que ce n'est pas sa mère, je comprends que c'est moi, et que je ne suis que le représentant de la mère œdipienne. C'est donc la mère. Et notons au passage que celui qui nie peut être indifféremment d'un sexe ou de l'autre.

Pour autant qu'on entende « La négation » de Freud, non pas comme l'abolition de l'objet mais comme la signification d'une altérité sous-jacente, on en arrive à cette proposition essentielle que le négatif de l'objet réel est l'objet œdipien, le véritable objet de la psychanalyse qui la fonde comme science de l'homme.

Pour moi, l'objet œdipien, c'est la mère incestueuse et le père tué/castrateur et le fils, ou la mère tuée/castratrice et le père incestueux et la fille. C'est là une opinion qui repose, d'une part sur mon expérience de la psychanalyse à deux, et de l'autre sur la généralisation théorique d'une relation dite triangulaire qui fait abstraction des acteurs singuliers que sont l'analyste et son analysé. Et je m'attirerai les foudres des défenseurs de la femme châtrée – je n'y crois pas et je ne crois pas davantage que toutes les fillettes, si elles étaient intimement convaincues de leur castration, réussiraient à devenir des femmes normales par le simple fait de grandir –, et aussi les foudres des représentants de cette mère manifeste qui jouerait un rôle capital dans la petite enfance, qui sans doute le joue effectivement, et que je récuse précisément parce qu'elle est manifeste, parce qu'elle est une mère chose réelle et parce qu'elle n'est mère latente que d'un « pré-œdipe » qui ferait l'économie d'un père, père réel ou père œdipien…, une mère effroyable, mère sans père annulant la relation triangulaire et contraignant l'analyste à être ou à ne pas être, sans possibilité d'altérité.

Cette mère omniprésente, omnipotente de par son indistinction entre réalité de fait et vérité œdipienne, je ne puis l'admettre. S'il y a mère, peut-être y a-t-il ou n'y a-t-il pas père ou enfant en réalité, mais pour le psychanalyste interprétant, s'il y a mère, il y a père et il y a enfant. Il en va de ma crédibilité d'analyste.

Et s'il en est ainsi, l'analyste, quel que soit son sexe, est le représentant de l'Œdipe. C'est là la condition de son pouvoir et sa limite. L'analyste peut et doit, ou ne peut et ne doit que représenter les figures de l'Œdipe, de ce triangle conceptuel que Freud a défini et nous a proposé, triangle fait de deux pôles génératifs, le parent et l'enfant, ou de quatre personnages constitutifs, un père, une mère, un fils, une fille.

Il se trouve que j'ai fait une analyse avec un homme, une « tranche » plus tard avec une femme. Je crois pouvoir dire que cela aurait pu être l'inverse, ou même que deux hommes ou deux femmes auraient éventuellement pu faire l'affaire encore que, « manifestement » justement, leur sexe joue sans aucun doute un rôle, ne fût-ce que pour le choix ou la censure, volontaires ou non, conscients ou non, des associations.

Et ce que je crois en tant qu'analyste, c'est que je fais le même travail avec des analysants hommes ou femmes. Et que mon travail n'est ni meilleur ni pire que si j'avais été femme. Une conviction qui doit, elle aussi, s'étayer sur la généralisation triangulaire, pour pouvoir s'intégrer au champ scientifique de la psychanalyse. Cela dit, j'ajouterai que le métier d'analyste, pour ce qui est de l'égalité des sexes, peut de nos jours se considérer dans le peloton de tête.

Me distancier de certaines théories comme je viens de le faire demande que je précise davantage les miennes, dans les grandes lignes pour ce qui est de ce bref article.

Du temps de Freud, j'aurais sans doute choisi un analyste mâle. Il ne tient pas debout de confier sa vie d'homme à une femme châtrée. Mieux vaut un homme craignant la castration, mais ayant surmonté sa crainte et sachant (?) de ce fait imposer des limites à la démesure à laquelle risque de me pousser la mienne. Et comme femme j'aurais fait de même, histoire de confondre en l'ignorant, cette analyste châtrée, qui prône le masochisme, la souffrance, l'amour de pietà éplorée, l'orgasme douloureux.

Plus tard, le renversement kleinien m'aurait laissé pour le moins perplexe. Oubliées les femmes et leur misérable condition. Il n'y a plus qu'un océan de mères effroyables, responsables des pires horreurs et de tous mes maux, et des analystes m'accusant de tous les méfaits, de toutes les destructions, tout en affirmant représenter le salut, grâce à leur amour, leur vertu, leur compréhension de mère parfaite, leur sein généreux. Une fois persuadé par les interprétations que ma mère n'y était pour rien, que mes terreurs d'enfant sont de mon fait, et que c'est moi qui en définitive et sans le savoir (?) suis et ai été le destructeur de son sein, il ne me reste, me semble-t-il, qu'à demander pardon ou qu'à troquer l'analyse contre la chirurgie esthétique et réparatrice. Mais avant d'en arriver à ces extrémités, car je puis me tromper dans l'ignorance où je suis de ce que sera mon analyse, faudrait-il pour parer à toute éventualité choisir non pas une femme analyste, mais une analyste qui soit pour le moins mariée et mère de deux enfants, une fille et un garçon ?...

C'est l'indistinction confuse de ce « pré-œdipe », du lien entre « la mère » de l'analyse et la mère du nourrisson qui fait problème dans ces théories. L'enfant aurait eu, « pour de vrai ou en réalité », une mère de ce genre, une mère-femme-châtrée pour ce qui est du pré-œdipe de 1900, qui contraint la fille à une gymnastique bien plus éprouvante que le garçon pour atteindre une identité aléatoire, ou

une mère vengeresse pour ce qui est du pré-œdipe et même de l'œdipe kleinien du milieu du siècle qui contraint, fils et fille, à se soumettre en s'identifiant à elle pour échapper à ses malédictions. D'où seule une « vraie » mère-analyste saurait vraiment de quoi il en retourne.

Si l'interprétation œdipienne de 1900 a fortement handicapé la femme et avantagé l'homme, le système kleinien a eu ceci de pervers, selon moi, qu'il a eu tendance à confondre mère réelle et mère œdipienne au détriment de l'homme, père ou pas. Il s'est ensuivi que l'analysant se devait de la réparer indéfiniment. Il n'a alors plus eu qu'une issue, s'identifier à l'analyste-bonne-mère et devenir analyste kleinien. Ce système n'a dès lors eu comme fin que de faire des analystes et non pas des personnes analysées.

Je glisserai rapidement sur les mères adéquates de Winnicott. Une mère adéquate, juste ce qu'il faut, c'est bien ou cela ne l'est pas. Mais même si cet auteur est fascinant avec ses lumineuses trouvailles, ici non plus je n'arrive pas à concevoir ces mères sans père. Et je passerai aussi sur les préconceptions de l'enfant bionnien, qui viennent à la rencontre de la rêverie maternelle, une rêverie qui une fois encore me conviendrait mieux s'il s'agissait de celle de la grande personne en charge de l'enfant. Etc.

Mon point de vue de praticien de la psychanalyse d'adultes doublé d'une connaissance « de l'extérieur » de la psychanalyse d'enfants, non pas prépubères, mais vivant ce qui plus tard deviendra l'objet de l'amnésie infantile, ne me permet pas d'intégrer ce pré-œdipe (si ce n'est de m'y intéresser) dans ce qu'il a de non-père, non pas comme altérité mais comme néant. On a eu père et mère, non pas seulement nominalement ou conceptuellement, phénoménalement ou réellement, mais aussi et avant tout selon notre vérité de psychanalystes, selon l'Œdipe. C'est à partir de là que je puis asseoir ma conviction : le sexe de l'analyste, n'a, en dernière analyse, pas d'importance. Homme ou femme, il est lui aussi enfant de son parent œdipien.

C'est en méditant sur la scène primitive que je puis le mieux me dégager de l'empreinte « réelle » de cette mère envahissante et de ce sein omniprésent (au point d'en oublier qu'il ne représente que la moitié de ce qui est !).

Un jour, un homme et une femme se sont livrés à une activité particulière, un jeu intime qu'on appelle coït. Après quoi j'apprendrai que ces personnes n'étaient autres que mes parents et même qu'ils m'auraient éventuellement désiré. Invraisemblance, car à ma connaissance si l'on désire un enfant ce n'est pas quand on le conçoit mais plutôt avant ou après, et d'autre part, que je sache, mes parents n'ont sûrement jamais fait l'amour ou alors ce n'était pas eux.

S'en est suivie une période de neuf mois dit-on, laquelle peut se résumer au noir absolu. S'il est un continent noir (j'emploie à dessein cette métaphore utilisée par Freud pour les femmes car elle me semble plus appropriée ici), c'est bien celui-là, incolore, inodore, insipide, ni immobile ni en mouvement, ni chaud ni

froid, ni grand ni petit, ni sec ni liquide ni gazeux, bref, le néant. Si l'imagination fertile d'un discours analytique réussit à le meubler quelque peu, cela restera toujours du domaine de la pure conjecture.

La naissance, à coup sûr, vient tout chambarder. La lumière, les cris, l'air. Respirer, inspirer goulûment. Naître, un véritable paradoxe. Ontologique ? Linguistique ? Je nais alors que je suis, je suis avant d'être… Mais le plus troublant sans doute, c'est que pour naître il faut avoir été et ne pas avoir été. Avoir été du sexe qu'on est quand on naît et ne pas avoir été du sexe qu'on n'est plus.

L'avoir perdu, avoir perdu pour toujours le sexe de ce parent, père ou mère, dont le sexe n'est pas le nôtre. Déchirure, perte, manque, déprivation, simultanés à ou déclencheurs de la naissance, de ce désir de l'autre sexe qui fut nôtre et qui ne sera jamais assouvi, de ce désir lancinant, cette poussée vers, cette pulsion qui nous commande.

Problème délicat, il est vrai. Pourquoi, comment, perd-on ce sexe qui n'est pas le nôtre et qui pourtant fut indispensable à notre conception ? Ce sexe d'où nous provenons ? Faut-il se borner aux constats biologiques, à la réalité chromosomique ? Ou puisque nous l'avons eu, a-t-il été détruit, s'est-il envolé, dissous. Y sommes-nous pour quelque chose ? Ou nos parents ? Ou Dieu ?

Et pourquoi la majorité d'entre nous brûlons du désir de le retrouver chez notre partenaire, ce sexe qu'il a et que nous n'avons plus et qui fut nôtre, et ceci notre vie entière. Comme s'il s'était évaporé malgré nous.

Et que penser de cette minorité qui ne le désire en aucune façon, qui le refuse absolument et ne cherche chez l'autre que le sexe qu'elle a ? Comme si elle l'avait délibérément détruit… L'homosexuel, en refusant de concevoir, ne fait-il que nier sa propre conception ?

Pour autant que ce manque serait advenu alors que nous étions dans le ventre d'une femme, ce n'est pas vraiment notre pain quotidien d'analystes même s'il s'agit là d'une véritable amnésie, d'une amnésie primaire, du reste parfaitement conjecturale. Aucune trace, aucune réminiscence n'a jamais surgi en analyse, que je sache, avec son poids de conviction, de cette période, y compris la naissance elle-même. Et pourtant ne recèle-t-elle pas une clé du désir ? Quoiqu'il en soit, notre affaire, c'est davantage l'amnésie infantile qui succède à la naissance, celle dont Freud nous parle, ce second continent noir. Cette amnésie-là nous est plus accessible, plus familière, du fait qu'il est plus aisé de la meubler avec une certaine réalité, une réalité concrète parce que facilement observable.

Et de nouveau la même question : pourquoi, une fois nés, nous faudrait-il accorder à la mère ces privilèges démesurés ? La mère et son sein, ce n'est pas le sexe perdu. Le ventre repu, replet, qui nous endort grâce aux seins, n'est qu'un aspect des choses.

Par exemple, l'œil, cette fenêtre unique sur ce mystère, l'œil, qui dans les moments d'étreinte passionnée nous laisse entrevoir l'âme, justement celle que nous

avons à jamais perdue, qui fut nôtre et qui nous apparaît, grave ou rieuse, chez l'autre, cet œil-là, s'il nous appartient, appartient tout autant au père qu'à la mère. Et il en va certes de même pour la capacité de rêverie. Qui n'a connu un père béat dévorant du regard son enfant – fils ou fille – à qui, maladroitement peut-être, il donne amoureusement un biberon tout en lui prêtant un avenir glorieux ?

La mère dont on parle encore ces temps-ci souffre d'un trop de réalité. C'est une mère manifeste. Une mère historique, psychologique, sociologique. Pour un peu ce serait une mère du XXe siècle. Freud et les femmes châtrées étaient enfants du XIXe, nous entrons dans le XXIe . À cette mère du milieu de notre siècle, je préfère cent fois le père et la mère latents, ceux qui font qu'en les perdant nous sommes devenus nous, et surtout qu'en perdant le sexe de l'un d'entre eux nous sommes devenus des êtres humains désirants et malheureux, souffrants et violents mais aussi heureux, aimants et créatifs, quel que soit notre sexe. C'est là que résident le champ de l'analyse et le miracle de son discours, cette « jouissance du dit » qui vient parfois combler cet indicible manque du sexe qu'on n'a pas…

Ainsi, pour ce qui me concerne, que la petite fille puisse dire en toute bonne conscience qu'elle épousera papa quand maman sera vieille ou morte, refusant le temps qui passe à l'objet œdipien, et que le petit garçon puisse prétendre au même désir d'enfin retrouver et posséder ce sexe dont ses parents l'ont privé en s'en emparant là où il se trouve, me permet de trouver des assises historiques et théoriques à ma prétention du début, à savoir que le sexe de l'analyste n'a en fin de compte pas d'importance, et qu'un analyste est à même d'analyser des personnes des deux sexes.

Le complexe d'Œdipe apparaît alors chez l'enfant comme une préconception – dirait Bion –, chez cet enfant qui, en exprimant son désir le plus ardent ne sait pas qu'il profère à la fois un désir d'inceste et un désir de meurtre qui ne feront que raviver, sous forme de castration, la perte du sexe qu'il n'a pas.

Et ce sera à l'analyse, à l'analyste-analysant qui lui aussi a perdu ce sexe qu'il n'a pas, et à son analysant, de tenter de se comprendre et de hisser leur discours au-delà de l'Œdipe, vers cet autre chose que j'ai pour ma part appelé « la jouissance du dit », vers ces moments – instantanés ou durables – de compréhension mutuelle qui, à l'instar de ce regard plongé dans l'œil de l'autre, effacent les différences et permettent un nouveau départ. Cette jouissance du dit, c'est Achille et la tortue qui s'arrêtent pour se dire, qu'en vérité, leur croyance que l'autre, objet du meurtre, de l'inceste et de la castration est la négation de ce qu'ils sont l'un pour l'autre en réalité. Métaphore qui n'est dépréciative pour personne. La tortue, solide et habile, n'a plus à rentrer la tête dans les épaules, Achille rengaine son glaive et sa susceptibilité batailleuse.

Schelling, cherchant à franchir le fossé qui sépare le corps et l'esprit, pense que leur union n'est vraiment possible que dans les œuvres d'art. Elles seules

réussissent le parfait mariage entre la somptuosité de la matière et l'épanouissement de la forme, de l'idée.

En analyse la « jouissance du dit » s'en approche. Les frontières s'évanouissent un temps entre lui et pas lui, entre je et pas je, entre lui et moi, et la parole, le verbe, miraculeusement déchire les nuages qui limitent l'horizon. L'Œdipe est comme la matière brute avec laquelle l'esprit pourra construire et dire son œuvre, œuvre d'art on le souhaite.